

- 5 JUIN 1975

MS 709

pourchassées par la police, les prostituées de Lyon se sont réfugiées en l'église St-Nizier



Lettre à la population :

Ce sont des mères qui vous parlent. Des femmes qui essayent d'élever, seules, leurs enfants le mieux possible, et qui ont peur aujourd'hui de les perdre. Oui, nous sommes des prostituées, mais si nous nous prostituons, ce n'est pas parce que nous sommes des « vicieuses » : c'est le moyen que nous avons trouvé pour faire face aux problèmes de la vie.

La société a l'habitude de nous juger, et de nous rejeter dans un ghetto de mépris ou de pitié. Nous sommes considérées comme des femmes « sales », « anormales », et cependant les gens disent : « Il en faut ».

Parce que « il en faut », la loi française n'interdit pas la prostitution et, en principe, nous sommes des citoyennes comme les autres. Mais parce que la société a honte de « nous vouloir », on nous traite comme des délinquantes, comme des êtres sur lesquels la police peut exercer tous ses pouvoirs répressifs.

Veut-il redorer le blason de la police lyonnaise éclaboussée par « l'affaire de Lyon » de 1972 (la découverte de policiers qui étaient proxénètes) ? Veut-il se faire élire maire dans une ville « propre » ? Veut-il nous acculer à demander la réouverture des maisons closes, source de revenus intéressants pour l'État ? Toujours est-il que Monsieur Poniatoski a ordonné à la police lyonnaise de nous accabler de procès-verbaux (nous en avons trois, quatre par jour, d'un montant de 160 F. l'un : l'État n'est pas perdant...), et même **de nous jeter en prison**.

Depuis quelques semaines, en effet, nous sommes les unes après les autres traînées devant les tribunaux de police de Lyon et de Villeurbanne pour y répondre de récidive à l'article R 34 du Code Pénal qui sanctionne « l'attitude de nature à provoquer la débauche ». Qu'est-ce qu'une telle attitude ? Qu'est-ce que la débauche ? Les juges sont bien incapables de répondre, et nous sommes condamnées à des peines de prison sous l'accusation ridicule **d'avoir fait des sourires aux passants de sexe masculin !**

NOUS N'IRONS PAS EN PRISON POUR CELA ! Des femmes devraient être actuellement incarcérées : nous les avons soustraites à la police et, aujourd'hui, nous nous sommes réfugiées dans une église. **ELLES N'IRONT PAS EN PRISON ! AUCUNE D'ENTRE NOUS N'IRA EN PRISON !** Ou alors, la police devra nous massacrer pour pouvoir nous y entraîner. Nous, nous lui opposerons une résistance passive.

Nous sommes les victimes d'une politique injuste. Nous ne vous demandons pas de défendre la prostitution, mais de comprendre qu'ils n'ont pas le droit de nous faire ce qu'ils nous font en ce moment. Personne n'a jamais pu changer de vie en recevant des coups de matraque. Soyez avec nous contre l'injustice qui nous accable ! Après, nous pourrions discuter pour savoir si la société a besoin de la prostitution...

DANS L'IMMEDIAT, NOUS EXIGEONS :

- La suppression immédiate des peines de prison.
« nos enfants ne veulent pas leur mère en prison »
- La fin de l'arbitraire en matière de procès-verbaux (plus d'amende parce qu'on sait que telle personne se livre à la prostitution).
- Le respect des personnes, dans les attitudes, les actes, les paroles...

**LE COLLECTIF D'ACTION
des personnes prostituées de Lyon**



Le curé de Saint Nizier rappelant que l'église est lieu d'asile,
Journal télévisé FR3 Rhône-Alpes, 2 juin 1975, photogramme

DES FILLES DE JOIE DANS LA MAISON DU SEIGNEUR

Plus d'une centaine de prostituées occupaient hier matin une église de Lyon. Elles protestent contre les mesures répressives prises à leur encontre par la police.

Cent à cent cinquante prostituées occupaient hier matin l'Église Saint-Nizier à Lyon. Après deux heures de cache-cache avec la police elles sont entrées ici par petits groupes, au nez et à la barbe de trois ou quatre brigades... !

Elles demandent asile et protection et sont décidées à occuper jour et nuit, tant que leurs revendications ne seront pas satisfaites : suspension immédiate des mesures de répression prises à leur encontre, depuis quelques semaines à Lyon en particulier; condamnations à la prison ferme, plus une entrevue immédiate avec F. Giroud pour discuter avec elle des moyens concrets de régler le problème de la prostitution.

Devant l'ensemble de la presse, elles s'expliquent : « Nous sommes là. Et maintenant, nous n'en bougeons plus ».

Chacune d'entre elles sait à ce moment là que leur problème va enfin « faire la une » des journaux, qu'il va être discuté, qu'elles vont donc pouvoir s'exprimer. Le mur du silence est brisé. C'est une première victoire. Incontestable.

Elles organisent rapidement l'occupation : vêtements chauds, sacs de couchage, boîtes de conserves cherchées à la hâte pour être transformées en cendriers, pour ne pas salir par terre, jeux de cartes, etc.

Toutes les petites chapelles adjacentes à l'immense nef centrale (actuellement en travaux) sont investies. Les prie-dieu font office de chaises, les barrières de fer forgé de porte-manteau. Le curé, le père Beal se montre très coopératif, et plutôt favorable à l'action.

« Ce n'est pas à moi de porter un jugement sur ces femmes. Elles deman-

dent un soutien. Je ne peux qu'accepter, l'église est la maison de tous. Ce que je peux dire c'est que l'attitude de la répression prise à leurs égards ne peut en aucun cas être une solution ».

Quand on lui demande si il ne trouve pas choquant la présence de prostituées dans un lieu de culte, il répond aussitôt : « que ce qui le choque lui, c'est l'attitude de ceux qui sont les vrais bénéficiaires de la situation actuelle. Il n'est pas question que je leur demande de sortir »... Et si cela dure longtemps ? « Et bien cela durera »...

Dès le début de l'occupation, les quelques personnes qui se présentent dans l'église pour y prier sont plutôt favorables aux prostituées, la première surprise passée...

D'autant que certaines d'entre elles ne manquent pas de leur rappeler l'histoire de Marie-Madeleine.

Petit à petit les journalistes, les observateurs des renseignements généraux quittent l'église. Une banderole est alors installée au haut de la façade de l'église : « Nos enfants ne veulent pas que leur mère aillent en prison ? ».

Cette action, aussi spectaculaire soit-elle, n'est guère surprenante après la mobilisation de l'ensemble des prostituées lyonnaises depuis le début du mois de mars à Lyon.

On peut rappeler en effet qu'après les ordres donnés directement par le ministre de l'Intérieur, une campagne de répression intense s'est engagée à Lyon.

Suite page 3

LES FILLES DE JOIE DANS LA MAISON DU SEIGNEUR

Une campagne qui s'est d'abord cachée derrière les procès verbaux et amendes distribués systématiquement pour des motifs aussi absurdes que « attitude de nature à entraîner la débauche » ou « tenue vestimentaire qui ne laisse aucun doute sur ses activités et susceptible de pousser à des actions indécentes ».

Trois à quatre procès verbaux par jour, au tarif de 160F et on ressort en même temps une veille loi sur la récidive en matière de procès verbaux qui permet des condamnations de 3 à 8 jours de prison. Dès les premières mises en application de cette loi, les prostituées réagissaient. D'abord en rassemblant puis en multipliant les initiatives pour informer de leur situation, elles arrivaient à faire accepter l'une d'entre elles dans une émission qui leur était consacrée aux « Dossiers de l'écran ». Les premières condamnations ayant été prononcées. Elles, elles décidaient d'agir après la confirmation des jugements d'appel. Pourquoi une occupation d'église ? Elles l'expliquent elles mêmes : « Nous voulons d'abord la sécurité et l'efficacité. Nous avons donc renoncé à des manifestations de rue, qui ne mènent à rien et qui se retournent toujours d'une manière ou d'une autre contre nous. D'autre part, cette action a un sens : l'occupation de St Nizier c'est le droit d'asile, c'est-à-dire, une sorte d'ultime recours devant l'indiffé-



Occupation de l'église St Nizier (AFP)

rence et l'hostilité générale.

Nous faisons aussi la preuve que nous sommes capables d'actions calmes, réfléchies, collectives et radicales ».

Dans cette action elles sont activement soutenues par le « Nid » qui depuis longtemps se bat à leur côté et dans un premier temps par une trentaine de Lyonnais qui viennent de se solidariser avec elles dans une lettre au Procureur de la République. Lundi matin aux journalistes présents et aux fidèles qui pénétraient dans l'église, trois lettres signées « collectif des prostituées lyonnaises » étaient distribuées. L'une adressée à la population, l'autre à l'archevêché et une dernière à monsieur Giscard d'Estaing. « Aujourd'hui à Lyon, écrivent-elles, vos policiers nous chassent

comme du gibier, on nous accable de procès verbaux et on nous condamne à des peines de prison. Pourquoi cela ? Que veut votre ministre de l'Intérieur ? ».

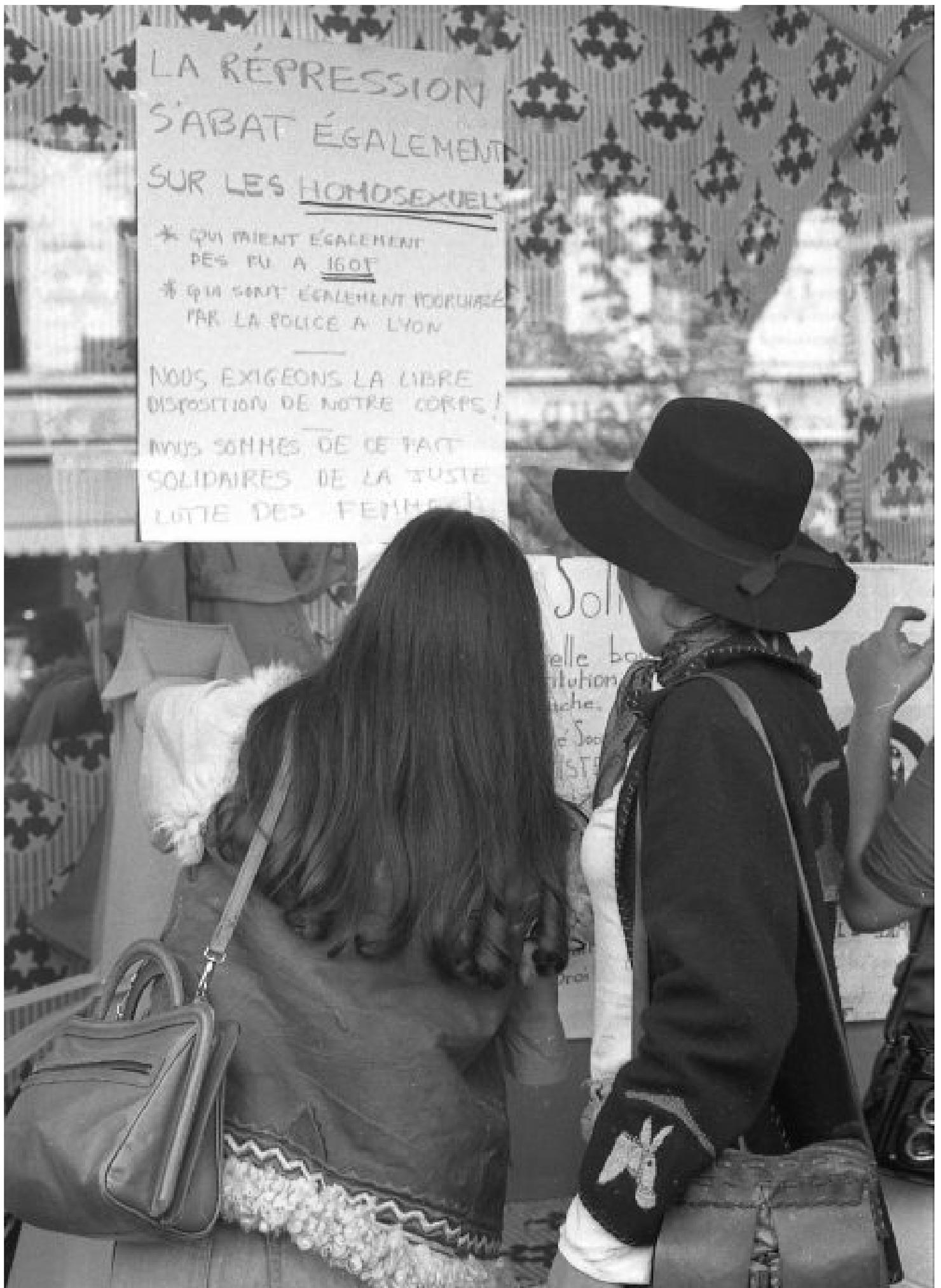
Aujourd'hui elles sont là. Ensemble. Et une nouvelle forme de rapports s'établit entre elles. Bien sûr, la solidarité n'est pas quelque chose de nouveau pour elles. Mais ce qui est en train de se constituer dans cette église c'est bien une communauté. Tout est envisagé collectivement : du choix des emplacements des sacs de couchage à l'écoute attentive des

radios pour « suivre leur affaire » en passant par des discussions passionnées. Une sorte d'étonnement remplace la fébrilité du début. Etonnement d'être réunies et de se retrouver peut-être pour plusieurs jours dans un lieu aussi déroutant. Mais étonnement surtout devant la découverte de leur pouvoir « ensemble ». « Nous n'avons plus seulement l'impression d'être seulement des prostituées mais des femmes entre elles » m'a dit l'une d'elles.

Claude JAGET



Les prostituées de Lyon parlent,
Carole Roussopoulos (1975), photogramme.



Dazibao de Michel Chomarat, rue du président-Édouard-Herriot, archive du père Louis Blanc (1975).

MOUVEMENT COLLECTIF des FEMMES PROSTITUEES de LYON

- RECAPITULATIF des REVENDICATIONS -

(à la date du 25 Juin 1975)

LES DIX DOCUMENTS de LYON



1. Conférence de presse du 15 mai
2. Première lettre à la population
3. Lettre au Président de la République
4. Seconde lettre à la population
5. Motion de soutien
6. Communiqué à la presse du 10 juin
7. Déclaration à la presse du 10 juin
8. Réunion devant la presse du 17 juin
9. Tract à la population
10. Affiche

LES SEIZE REVENDICATIONS SUIVANTES ONT ETE DEMANDEES :

1. Suppression des peines de prison	<u>7 fois</u>	+
2. Fin de l'arbitraire en matière d'amendes	<u>6 fois</u>	+
3. Non imposition sur les revenus	1 fois	+
4. Respect des personnes (insécurité, brimades)	<u>6 fois</u>	+
5. Pas de maisons closes	<u>6 fois</u>	+
6. Application des ordonnances 60 (Réinsertion)	1 fois	+
7. Confirmation des "recours en grâce"	1 fois	+
8. Demande d'audience auprès d'un ministère	2 fois	?
9. Table ronde ultérieure	1 fois	?
10. Etats généraux	2 fois	?
11. Organisation par quartiers	1 fois	+
12. Réouverture d'hôtels	1 fois	-
13. Délimitation de rues chaudes par quartiers	1 fois	-
14. Statut fiscal, pour prostituées et hôteliers	1 fois	-
15. Réglementation sanitaire	1 fois	-
16. Lutte contre le proxénétisme	2 fois	+

ON CONSTATE QUE LES REVENDICATIONS LE PLUS SOUVENT DEMANDEES SONT PRECISEMENT CELLES QUI ONT ETE A L'ORIGINE DU MOUVEMENT .

Face à ces revendications, le Mouvement du Nid fait part de son appréciation, quant à leurs conséquences pour l'avenir dans un projet à long terme :

- le signe + = favorable , pas de contre-indication (9 demandes)
le signe - = défavorable , parce que ce sont là les premières amorces d'une réglementation (4 demandes)
le signe ? = A préciser , pour savoir dans quelles conditions elles seraient appliquées (3 demandes)

[en deux lignes blanc]



Carole Roussopoulos filmant Barbara dans l'église de Saint Nizier,
photographie de Paul Roussopoulos, archive familiale, (1975).



Les moniteurs sur la façade de Saint Nizier,
Carole Roussopoulos, *Les Prostituées de Lyon parlent*, (1975), photogramme.

Vendredi 6 juin.

Cette fois, c'est Marseille qui se manifeste. Les femmes venues en délégation à Lyon ont décidé, pendant leur voyage de retour, de suivre notre exemple. Elles ont demandé asile à l'église des Réformés, et s'y retrouvent bientôt à plus de cent. De même, à Grenoble, cinquante femmes occupent l'église Saint-Joseph. A Montpellier, enfin, un mouvement se dessine. Nous ne savons plus bien où nous en sommes, un tel mouvement de masse nous dérouté, nous qui étions tellement habituées à l'isolement et à la soumission.

La presse continue à s'agiter, à nous envoyer des représentants. L'église s'est transformée en une salle de débats permanents. De Paris est arrivée une équipe de vidéo parallèle, qui nous propose d'installer des postes de diffusion à l'extérieur de l'église et de retransmettre nos discussions aux gens rassemblés sur le parvis. Nous acceptons avec enthousiasme car c'est un formidable moyen de communication avec l'extérieur, et surtout une source d'information plus directe pour les gens que les articles de presse. Pendant tout le week-end, celles d'entre nous qui le veulent parlent devant la caméra puis, en regardant la bande avec l'équipe, décident de ce qu'il faut couper. Une fois montée, la bande passe sur les postes de l'extérieur. Les gens, dehors n'en reviennent pas. Eux qui s'imaginaient les pires choses dans cette église, ils voient des femmes calmes, habillées discrètement, parler sans passion, sans haine, et surtout... clairement. Ils ne reconnaissent pas « les putes qu'on rencontrait au coin ».

Pour nous aider à supporter ces journées, une association de jeunes qui anime le cinéma de la Croix-rousse, *Le Canut*, vient tous les jours nous projeter des films. Je dois dire que je n'ai pas pu en voir un seul, je n'ai cessé de discuter avec les uns et les autres. Mais, ce qui m'a terriblement choquée, c'est la manière dont les badauds de l'extérieur interpellaient ces jeunes gens à la sortie : « Alors, c'est bien, combien de fois vous les avez baisées sur l'autel ? » et autres insinuations dégoûtantes. Les garçons m'ont dit ensuite qu'ils avaient eu honte d'être des hommes, en écoutant les saletés de leurs semblables. En vérité, ils étaient si gentils, si respectueux avec nous, que nous avons l'impression d'être avec des amis.

Des musiciens sont venus aussi dès les premiers jours. Je me souviens qu'en arrivant l'un d'eux s'est assis par terre, sans rien dire, et a sorti de son grand sac une foule d'instruments bizarres. Il s'est mis à jouer, comme ça. Les femmes

ULLA

On était devenu une annexe d'un salon de thé !

Aussi, en contrôlant les entrées, et en envoyant les pécheurs dans une autre église, nous sommes à peu près tranquilles !

Cela va faire huit jours que nous sommes ici. Nous commençons à craquer nerveusement parlant. Surtout que nous avons une jeune femme gravement malade et qui refuse de se faire évacuer.

Tout le monde vient me voir constamment :
« Alors, Ulla, qu'est-ce que l'on fait ?
– Je pense que nous allons partir, aussi dignement que nous sommes entrées, et aussi discrètement ! »

L'après-midi, on nous annonce que les jeunes femmes d'Avignon, de Montpellier, de Cannes, de Rouen, après celles de Grenoble qui ont occupé elles aussi une église, vont se mettre à la remorque le jour même, dans leur propre ville !

Chic ! Cela va être l'invasion..., après Attila..., Ulla...

Notre dernière nuit.

Je le sais, c'est décidé. Comme d'habitude, je ne dors pas, je joue aux dominos avec deux autres camarades.

Vers cinq heures du matin, je l'ai su plus tard, car je n'étais pas à la porte d'entrée, mais à l'intérieur de l'église, le Père Béal frappe à la porte :

« On demande Ulla au téléphone ! »

ULLA

mes toutes jeunes troupes » ! de mes « si fraîches troupes ».

Trois semaines plus tard, après avoir eu beaucoup de contacts avec toutes les femmes de Lyon, deux d'entre elles arrivent au Nid, où nous sommes en train de discuter, tranquillement.

C'est à nouveau un jeudi !

« Lundi, nous devons nous rendre à la prison de Montluc ! ».

Vlan, ça recommence !

Et toujours pour cette punaise de loi sur la récidive ressortie de derrière les fagots pour la bonne cause !...

Nous n'avons pas le choix : soit elles vont en prison, et nous y allons toutes, soit elles n'y vont pas, et c'est à nous de faire quelque chose.

C'est facile à dire, mais quoi ? S'enfermer avec elles dans leur appartement ? On se fera vider en moins de deux, à coups de pompes dans le cul !

Il faut donc trouver une solution plus logique, et surtout qui ne tourne pas au ridicule.

Se réunir pour manifester, d'accord, mais dans un endroit où l'on soit protégé.

Et c'est comme ça que, subitement, nous vient l'idée d'occuper une église. On pense que c'est le seul endroit où l'on n'osera pas nous lever la main dessus. Comme on a déchanté par la suite !

Nous nous réunissons, avec quelques-unes, en qui

ULLA

nous avons une confiance totale et discutons pour savoir comment nous organiser.

On n'occupe pas une église, comme ça, tout de go !

Puis à nouveau, re-réunion :

« Mesdames, préparez votre baluchon pour lundi, avec des provisions, un sac de couchage, le tout pour deux jours !

– Pour aller où ?

– Dans une église !

– Dans une église ? Vous êtes dingues !... »

Ça y est, voilà encore un tabou !

« Ne vous en faites pas, le Bon Dieu est avec nous, alors vous êtes d'accord ? »

Il y a un oui timide, mais pas d'objections.

« Devant quelle église ?

– Euh ! Saint-Bonaventure, à dix heures lundi ! »

Entre-temps – car malheureusement, même chez nous, il y a des fuites – nous décidons de mettre un planton devant cette église pour indiquer celle que nous avons réellement choisie : Saint-Nizier.

Pendant tout le week-end, je suis morte de trac : et si cela rate, quelle responsabilité j'ai sur le dos, boudi ! Il faut que ça réussisse !

Le lundi 2 juin 1975 arrive par un beau soleil, et le centre de la ville de Lyon est drôlement fébrile : en effet, on voit partir au travers des rues des jeunes femmes souriantes, fichus sur la tête, lunettes de soleil

ULLA

sur le nez et baluchons sous le bras.

Comme prévu, des fuites ont eu lieu, et devant l'église Saint-Bonaventure il y a un paquet de flics!... Par acquit de conscience, il y en a deux devant les autres églises du centre, mais le temps qu'ils réalisent que l'on a choisi cette église, tout le monde est pratiquement entré.

La journée du 2 juin est chaude et ensoleillée, mais dans l'église il fait un froid, affreux ! Lorsque l'on referme les portes, d'un seul coup, nous nous sentons seules et vraiment isolées du reste du monde.

Nous sommes, pour le moment, au nombre de quatre-vingts filles. C'est peu par rapport au total, mais dans la journée, les nouvelles allant très vite, d'autres nous rejoignent, et le lendemain nous sommes environ deux cents.

Lorsque nous sommes entrées, je me suis directement adressée au prêtre de l'église, l'abbé Béal, selon la formule rituelle :

« Mon père, nous venons vous demander le droit d'asile. De jeunes femmes sont condamnées injustement à la prison. Le seul moyen de nous faire entendre en Haut-lieu, c'est de venir chez vous, sous votre protection.

- Je veux bien, mais combien de temps pensez-vous rester ?

- Nous ne savons pas, un jour ou deux, trois au plus !

ULLA

- Vous savez, ce n'est guère confortable ici !
- Cela ne fait rien, nous nous arrangerons pour le mieux ! »

Le mieux, cela est vite dit, car une église est loin d'être aménagée en hôtel.

Comment se loger ? Comment organiser cette communauté de deux cents femmes ?

On commence par sélectionner de petits commandos. La sacristie est aménagée en réfectoire, le bureau du prêtre en dortoir, ainsi que les nefs et les cryptes. Nos lits : des duvets à même le sol.

Afin de nous y retrouver, nous avons surnommé tous les endroits de l'église, car lorsqu'on me demande :

« Où se trouve Nadia ?

Répondre :

- Vers Saint-Machinchouette ! » cela ne fait pas sérieux !

Aussi le bureau du prêtre est devenu : « la chambre Louis XV », une des cryptes : « le salon où l'on cause », le couloir de l'église : « la chambre des snobs », car de jeunes femmes qui se connaissaient se sont regroupées entre elles.

En fin de compte, elles auraient mieux fait de chercher un autre endroit, car avec le froid qu'il faisait, à même la pierre, l'une attrapa une angine terrible, et

ULLA

comme nous : occuper également une église.

Les contacts avec Paris se font de manière identique. Pour elles, c'est un peu plus long : elles hésitent quant au choix de leur église !

C'est alors que la chose la plus surprenante arrive : une foule de gens vient se proposer pour nous aider, nous apporte de l'argent, de la nourriture, des couvertures. Il y a même un enfant qui vient nous apporter un de ses livres !

Nous sommes sidérées : serions-nous sympathiques à certaines personnes, est-ce que quelqu'un enfin nous regarderait autrement que comme du rebut ? C'est, je crois, notre plus importante découverte.

Mais lorsque je me mets seule dans mon coin, pour réfléchir à tout cela, le trac m'envahit de nouveau. J'ai déclenché une chose que je croyais petite. Subitement, elle devient colossale. Pourvu que ça réussisse, et superstitieuse comme je suis, je croise les doigts pour enrayer le mauvais sort. Tant pis si le Bon Dieu n'est pas content !

Je me sens un peu dépassée.

Malgré tout, je suis contente car si nous n'allons pas loin, nous avons commencé à sensibiliser l'opinion publique. Le Préfet de police, qui nous a ignorées jusque là, malgré les lettres que nous lui avons

ULLA

envoyées, est obligé cette fois-ci de compter avec nous !

Nous nommons les responsables de nos commandos.

L'une, qui est plutôt le genre gendarme, au service du nettoyage et des poubelles. Elle ne peut pas dormir avant sept heures, selon son habitude. Avec elle, les filles trottent, même les journalistes ! Elle fait la chasse aux mégots, aux cendres de cigarettes ...

Une autre, à la caisse et à la distribution de la tambouille. Car il y a une chose spectaculaire qui arrive régulièrement : à chaque arrivée de plats, ce sont toujours les mêmes goinfres qui se servent deux ou trois fois, et celles qui arrivent en dernier, lèchent les plats. Aussi la caissière, qui est un second gendarme, remet vite de l'ordre à tout ça !

Une personne sérieuse est mise à la porte d'entrée, et seuls les journalistes et les militants du Nid sont admis à entrer, après avoir montré patte blanche.

Nous sommes sévères sur ce point, pourquoi ?

Tout simplement parce que les premiers jours, nous laissons entrer les gens qui veulent venir prier... soi-disant. Les mémés qui sont entrées pour dire leurs prières, se sont tout simplement assises, ont sorti des tricots ainsi que des thermos remplis de thé, et entretiennent la conversation, en nous regardant aller et venir.